

Communs espaces Entretien avec Gail Scott

Patrick Poirier

Numéro 210, septembre–octobre 2006

Write here, Write now. Les écritures anglo-montréalaises

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17528ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Poirier, P. (2006). Communs espaces : entretien avec Gail Scott. *Spirale*, (210), 26–28.

Communs espaces

Entretien avec Gail Scott

Propos recueillis par PATRICK POIRIER

Membre fondatrice du magazine *Spirale* et de la revue *Tessera*, Gail Scott occupe une position singulière dans le paysage littéraire et critique québécois. Auteure de plusieurs romans, *Héroïne* (Coach House Press, 1987; *Héroïne*, Éditions du Remue-ménage, 1988), *Main Brides* (Coach House Press, 1993; *Les fiancées de la Main*, Leméac, 1999), *My Paris* (Mercury Press, 1999), coéditrice de l'anthologie *Biting the Error: Writers Explore Narrative* (Coach House Press, 2004), elle a aussi notamment participé au très important collectif *La théorie, un dimanche* (Éditions du Remue-ménage, 1988). Traductrice reconnue et coéditrice du magazine *Internet Narrativity* (Poetry Center at San Francisco State University), elle enseigne aujourd'hui la création littéraire au Département d'études anglaises de l'Université de Montréal et travaille à un nouveau roman intitulé *R, After Noon*.

SPIRALE — Gail Scott, votre place dans le milieu critique et littéraire au Québec est singulière, unique à bien des égards : vous êtes, tant au niveau des institutions littéraires francophones qu'anglophones, une auteure que l'on pourrait qualifier de « hors-scène », participant pleinement à l'une et à l'autre comme depuis leurs marges. Cette position privilégiée, me semble-t-il, vous permet de jeter un regard particulier sur les rapports entre les écritures anglo-montréalaises et la littérature québécoise. Ces rapports, bien entendu, ont beaucoup évolué depuis quarante ans, mais comme le soulignaient Catherine Leclerc et Sherry Simon dans l'excellent dossier « Nouveaux regards sur la littérature anglo-québécoise » paru dans *Voix et Images* (n° 90, printemps 2005), la « description » et l'« inscription » des écritures de langue anglaise « au sein de la vie littéraire québécoise posent problème ». Qu'en est-il au juste? Les choses ont-elles vraiment changé?

GAIL SCOTT — Vous me posez une question qui relève du domaine de la critique et j'ai spontanément envie de vous répondre en tant qu'écrivaine. On oublie, parfois, que la tâche de l'écrivain est assez loin de celle du critique littéraire. Pour l'écrivain, du moins pour l'écrivaine que je suis, la soi-disant difficulté à inscrire mon œuvre « au sein de la vie littéraire québécoise » me semble le fruit d'un malentendu. N'ai-je pas cherché toute ma vie à inventer des façons d'écrire l'anglais pour que les qualités orales et textuelles du monde québécois qui m'entourent se donnent clairement à lire et à entendre? Se pourrait-il que le projet de faire des langues parlées à Montréal une musique, une musique pensante en forme de roman, ne fasse pas

automatiquement partie de la vie littéraire québécoise? N'a-t-on pas remarqué que ce genre de projet repose sur la nécessité d'un milieu où la langue française est dominante, assez dominante pour me permettre, voire même pour m'obliger à absorber, en écrivant, les cadences, le rythme, à tout le moins des traces de la syntaxe française, et donc une façon de penser propre à la langue « de Molière » dans ses particularités nord-américaines? L'anglicisation de Montréal — et il me semble que Montréal continue à s'angliciser — n'est absolument pas dans mon intérêt; mon projet requiert au contraire des mesures pour renforcer la langue française.

Il est vrai que ce projet n'a rien à voir avec le discours libéral que tient le milieu anglophone sur la littérature anglo-québécoise. Et il est vrai que l'on reprend actuellement ce discours, pour diverses raisons, dans le milieu de la critique francophone, discours qui vise, naturellement — du moins en ce qui concerne les anglophones — à se doter d'institutions littéraires fortes. Tant dans le milieu francophone qu'anglophone, ce qui est souhaité, c'est une présence dans le « *mainstream* » littéraire occidental. Paradoxalement, cette convergence des discours libéraux me semblent refléter une certaine radicalisation du milieu traditionnellement conservateur des écrivains anglophones dans leurs rapports plus conciliants avec le Québec francophone, à une époque où les milieux québécois d'écriture sembleraient s'être détournés des postures esthétiquement et politiquement radicales de la période de la montée du mouvement nationaliste. Ce qui a changé, c'est que les milieux littéraires anglophones et francophones partagent actuellement des valeurs libérales qui semblent nous prédisposer à une ouverture vers le ou les autres milieux, mais qui a comme résultat, aussi, de tendre vers une certaine homogénéisation stylistique. Où sont passés les fils et les filles de Hubert Aquin, Claude Gauvreau, Leonard Cohen — le Cohen de *Beautiful Losers*? L'Aquin de *Prochain épisode* serait-il invité sur la grande scène du Métropolis Bleu?

SPIRALE — Mais du point de vue de la réception, de l'accueil des écritures anglo-québécoises, la situation a-t-elle réellement changé? On ne peut pas nier qu'il y ait, aujourd'hui, un réel désir d'ouverture, que s'élabore un discours de plus en plus ouvert à l'endroit de la littérature anglo-québécoise, mais cet intérêt s'est-il traduit par une plus grande réception des œuvres anglo-québécoises? Lit-on aujourd'hui davantage d'auteurs québécois de langue anglaise? N'en est-on pas encore à une même méconnaissance, de part et d'autre?

GAIL SCOTT — Oui et non. L'intérêt pour l'écriture anglo-québécoise s'accroît doucement, très doucement dans le grand public. Et de plus, on commence à se connaître un peu mieux entre écrivains. De temps à autre, un auteur anglophone est invité à participer à une anthologie littéraire québécoise. Par exemple, j'ai participé dernièrement, avec un ou deux autres auteurs anglo-québécois, à *Baiser Vertige* (Typo, 2006), l'anthologie gaie/lesbienne dirigée par Nicole Brossard. Une anthologie est un espace interprétatif, une façon de contextualiser une œuvre, d'où l'importance de l'inclusion des voix minoritaires. Actuellement, comme vous le faites remarquer, il y a plusieurs colloques, plusieurs publications en français autour de la question des écritures anglo-montréalaises. Mais sont-ils autant de signes que cette littérature commence à être perçue comme faisant partie de la vie littéraire québécoise? À part les spécialistes, est-ce qu'on lit vraiment les auteurs de l'autre langue? Dans le milieu anglophone, bien que la nouvelle génération parle assez bien le français, il me semble que sa connaissance de la littérature québécoise est limitée. Est-ce le cas dans le milieu francophone? En tant qu'auteure anglophone,

« *here and now* » en constante évolution — et les questions formelles d'écriture. Jeune écrivaine, j'ai eu ma période rouge, laquelle, tout comme pour Frida Kahlo, par exemple, correspondait aussi à ma période surréaliste; plus tard, ma période rose, féministe, a concordé avec ma participation au projet de *Spirale*; j'ai également eu une période « arlequine », lors de mon séjour à Paris. Mes dernières explorations m'ont rapprochée d'un réseau continental d'écrivains, pour la plupart américains, de prose expérimentale : nous avons mis sur pied un magazine Internet au Poetry Center de San Francisco State University. Il s'agit d'un réseau passionnant, où le travail d'écriture en prose se marie à la culture populaire, à la théorie, à l'expérimentation sonore, aux pratiques poétiques.

Ce qui m'intéresse dans la quantité de publications et de colloques récents sur la littérature anglo-québécoise, c'est le processus de « canonisation » des auteurs anglophones au sein du corpus littéraire québécois, auteurs lus en traduction, pour la plupart, dans le milieu francophone. Est-ce que les écrivain(e)s aux projets les plus radicaux — par rapport aux questions formelles et politiques (y compris les questions de genre et d'orientation sexuelle) — trouveraient leur place dans la lignée d'hommes forts anglophones des générations précédentes, les Klein, (Frank) Scott, Richler, Layton, etc. ? Saurait-on nous lire ? Une jeune critique francophone, assez active dans le milieu, m'a fait remarquer dernièrement qu'on a déjà beaucoup parlé des femmes. C'est peut-être la raison pour laquelle, à ma connaissance, aucun article majeur sur une femme de ma génération n'est paru dernièrement. Sans doute sommes-nous considérées, j'imagine, comme trop féministe... Il est à espérer qu'on aura aussi bientôt suffisamment parlé des masculinistes.

SPIRALE — Ce processus de « canonisation » me semble particulièrement intéressant, puisqu'à partir du moment où la littérature québécoise accueille des œuvres d'expression anglaise en son sein, ne faut-il pas poser, comme le fait Lianne Moyes dans le numéro de *Voix et Images* et dans le présent dossier, qu'il y a là, du coup, une remise en question de « la conception conventionnelle selon laquelle une littérature donnée s'exprime dans une seule langue » ? Pierre Nepveu parle de la littérature québécoise des dernières années en termes d'« ouverture » et d'« éclatement », mais faut-il aussi penser cet « éclatement » au niveau de la langue ? Est-ce que l'hétérogénéité de la littérature québécoise est telle que celle-ci va jusqu'à s'écrire dans plus d'une langue ?

GAIL SCOTT — Vous posez cette question à une écrivaine qui a toujours travaillé dans le sens de l'éclatement des langues. Mais il est vrai qu'il est moins

menaçant de s'ouvrir à l'« éclatement » quand on écrit dans la langue dominante du monde. Cela dit, il n'y a pas qu'au Québec que la littérature nationale s'écrit en plusieurs langues. Tout en prenant les moyens d'assurer la primauté de la langue française, je crois qu'il va falloir reconnaître que la question de la citoyenneté au Québec se transforme à l'heure actuelle. Il nous reste encore, me semble-t-il, à réfléchir et à penser plus avant les valeurs que véhicule l'idée de la citoyenneté dans le Québec contemporain. Heureusement, c'est une question que l'on aborde de plus en plus. En tant qu'écrivaine, mes réflexions là-dessus tournent autour du rapport entre le sujet-écrivain et les valeurs civiques qui sont, pour un romancier, des « matières premières » ; le sujet-écrivain se construit, se définit, se précise, dans sa forme et dans sa pensée, de livre en livre. Or, « mon » sujet-écrivain ne peut se construire qu'à partir d'ici, de ce lieu. Il est donc différent d'un sujet-écrivain canadien-anglais, pour autant qu'il manifeste un petit élan républicain. Mon sujet-écrivain se tient autrement, bouge autrement, mange autrement et parle autrement. D'apparence anodine, ces détails informent et influencent profondément l'écriture romanesque.

Néanmoins, l'éclatement dont il est question est peut-être nécessaire pour que nous puissions vraiment nous parler. Je prends pour acquis, bien entendu, que ces discussions ont lieu en français. Selon ce scénario, il va sans dire que la traduction doit jouer un rôle primordial. Les traductions actuelles des romans québécois vers l'anglais sont pour la plupart de qualité exceptionnelle. Pourquoi ? Parce que, en général, les traducteurs anglo-québécois savent très bien d'« où » écrivent leurs homologues francophones. Malheureusement, l'inverse n'est pas toujours le cas. Au Québec, on connaît mal la nouvelle écriture anglo-américaine, par exemple. On n'en parle que très peu dans les journaux et dans le milieu universitaire. Il manque un espace interprétatif commun. Comme je fais partie d'un courant anglo-américain de prose expérimentale, il m'est difficile de trouver le traducteur idéal, c'est-à-dire un traducteur familier avec l'ensemble des influences qui traversent mon écriture. Je n'ai pas donné mon dernier roman à un éditeur. J'attends ; je finirai par trouver.

SPIRALE — Cette question de la pluralité langagière, d'une littérature qui fait place à une expérience de traduction, nous ramène aussi, en quelque sorte, à un lieu, à un « espace instable partagé », comme l'écrit Gillian Lane-Mercier dans *Voix et Images*. Or cet espace, dont Montréal est une figure privilégiée, doit-il nous conduire à parler, non pas d'une littérature anglo-québécoise, mais bien plutôt d'une littérature anglo-montréalaise ?

GAIL SCOTT — *Montreal is a city-state*, d'une certaine façon ; Montréal et ses environs. C'est un lieu très particulier, au Québec et sur le continent. Lors du colloque « Textes, territoires, traduction : (dé) localisation / dislocations de la littérature anglo-québécoise », qui s'est tenu dans le cadre de l'ACFAS en mai dernier, j'ai participé à une table ronde où Catherine Leclerc affirmait qu'elle tenait beaucoup à ce que l'on parle quand même de cette littérature en termes d'écritures anglo-québécoises. Pour ma part, je ne vois pas pourquoi il nous faudrait insister. Dans les faits, la littérature anglaise au Québec s'écrit surtout à Montréal, par rapport à sa réalité urbaine, à ses quartiers. Elle se définit, en premier lieu, à partir de Montréal, quels que soient les autres courants qu'elle rencontre. S'y trouve une qualité de vie que seuls les gens d'ici semblent arriver à exprimer. ☉

* Nous tenons à remercier Manon Plante pour la transcription de l'enregistrement.